MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

VINGT ANNÉES DE MISSIONS DANS LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Saint-Boniface, 18 septembre 1865.

MON RÉVÉRENDISSIME ET BIEN CHER PÈRE,

Depuis longtemps vous me demandez avec instances d'écrire quelque chose qui puisse édifier et faire connaître un peu les travaux de ceux de vos généreux enfants que vous m'avez confiés. Je suis confus du retard que j'ai apporté à me rendre à vos vœux ; je sens moi-même que les raisons qui m'ont retenu ne peuvent pas avoir le poids que je leur ai supposé jusqu'à ce jour ; je ne différerai donc pas davantage; je laisse de côté toutes mes répugnances. Pour vous dédommager de mes retards, au lieu de rapport annuel, j'entreprends de vous écrire un rapport général de ce que la Congrégation a fait dans ce pays depuis qu'elle y est. Vingt années de dévouement et de sacrifices feront le sujet de cette communication. Je ne vous ferai point d'excuses pour mon style; la vie que nous menons dans ces Missions ne peut pas être une école de littérature. Je regrette pourtant qu'une main plus habile ne soit pas au service d'une si noble cause. Agréez du moins ma bonne volonté. J'écris pour vous, pour la famille; je n'ai qu'une ambition : celle de vous être agréable ainsi qu'à mes frères; je n'ai qu'un désir : celui de pouvoir rendre à chacun ce qui lui est dû. Malheureusement je sens que je m'expose à être injuste; l'égoïsme est si naturel au cœur de l'homme, que, même sans s'en apercevoir, on parle de soi, de ce que l'on fait, et que l'on oublie facilement

les autres. Je me vois d'autant plus exposé à cet inconvénient, que l'incendie de mon évêché a détruit nos archives, toutes mes lettres, et m'a privé, par là, de renseignements importants. Il ne me reste guère que ma mémoire pour me dicter ce qui va suivre. Puisse-t-elle ne pas trop mal servir ma volonté, et donner à mon cœur la consolation qu'il lui demande en ce moment! Entrons de suite en matière; pénétrons sur ce vaste théâtre des travaux de nos Pères.

C'est Mgr Provencher qui, de droit, va nous en ouvrir l'entrée. Le 16 avril 1844, le Saint-Siége détacha de l'immense diocèse de Québec la vaste étendue de pays connue sous le nom de *territoire de la baie d'Hudson* et *territoire du Nord-Ouest*, et l'érigea en vicariat apostolique; ce vicariat, devenu depuis le diocèse de Saint-Boniface, comprend tout le pays situé entre le 49e degré de latitude septentrionale, les montagnes Rocheuses, la mer Glaciale et la baie d'Hudson; puis, à l'ouest, les hauteurs des terres qui séparent les eaux qui coulent vers la baie d'Hudson, de celles qui se jettent dans le lac Supérieur et la baie James. Mgr J.-N. Provencher, Missionnaire à la Rivière-Rouge depuis 1818 et, en 1822, sacré évêque de Juliopolis (*in partibus infidelium*), comme auxiliaire de l'Evêque de Québec, fut chargé du vicariat apostolique du nord-ouest.

L'un des premiers soins du vénérable vicaire fut de se procurer le secours d'une Congrégation religieuse, pour assurer des Missionnaires aux nombreuses tribus sauvages dispersées dans les limites de sa juridiction; l'expérience de plus de vingt années lui disait assez qu'il ne pouvait pas compter sur un grand nombre de prêtres séculiers Pendant ce laps de temps, onze prêtres du diocèse de Québec étaient venus successivement dans le pays. Le zèle de ces généreux ouvriers apostoliques mérite sans doute les plus grands éloges; nous leur devons quelques-uns des plus beaux exemples de vertu et de dévouement; mais leur nombre, déjà insuffisant, allait encore être restreint par le fait même de la soustraction de ce pays à la juridiction de l'Evêque de Québec; en sorte que Mgr Provencher comprit de suite qu'il était extrêmement im-

portant d'assurer à son vicariat apostolique le concours d'un ordre religieux[1]. Il jeta les yeux sur notre chère Congrégation, déjà établie en Canada depuis près de trois ans. Après des préliminaires dont j'ignore la teneur, il fut décidé que des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée partiraient pour la Rivière-Rouge dès le printemps de 1845. La suite de ce récit prouvera combien cette disposition était providentielle, et tous les membres de notre chère famille doivent remercier le Seigneur de ce qu'il l'a choisie pour cette noble mission. Notre bien-aimé Fondateur, fidèle à la devise sublime que lui-même a adoptée : *Evangelizare pauperibus misit me*, fit le sacrifice de quelques-uns de ses enfants, qu'il aimait tous si tendrement, en faveur des peuples infortunés qui habitent ces régions inhospitalières. Oubliant, pour ainsi dire, la sensibilité de son cœur si aimant, pour n'écouter que la grande voix de la Foi, il commanda à ses fils bien-aimés de se mettre, comme lui, au-dessus de toutes les considérations de la terre, pour aller ensevelir leur existence au milieu des nations sauvages et barbares; pour aller vivre, au besoin, de privations et de souffrances, trop heureux, pour prix de tant de sacrifices, de pouvoir dire avec une sainte allégresse : *Pauperes evangelizantur.*

L'histoire de notre chère Congrégation, aux extrémités du monde comme auprès du berceau où elle a pris naissance,

[1] Voici les noms des Missionnaires qui sont venus seconder Mgr Provencher :

Sévère Dumoulin,	arrivé en.....	1818,	parti en....	1824
Jean Harper,	—	1822,	—	1832
G.-A. Belcourt,	—	1831,	—	1859
J.-B. Thibault, V. G ;	—	1823,	encore dans le pays.	
Jos.-Ars. Mayrand,	—	1838,	parti en....	1845
L. Laflèche,	—	1844,	—	1856
Th. Destroismaisons,	—	1820,	—	1827
Fr. Boucher,	—	1827,	—	1833
Ch.-Ed. Poiré,	—	1832,	—	1839
M. Demers (Ev. de Vancouver)....		1837,	—	1838
Jos.-S. Darveau,	arrivé en.....	1841,	noyé en....	1844
Jos. Bourassa,	—	1844,	parti en....	1856

prouve que son Fondateur avait entrepris une œuvre agréable au cœur de Dieu. Comme pour récompenser notre bien-aimé Père des fils qu'il consentait à exiler ainsi loin de lui, le Seigneur groupa autour de sa personne vénérée de plus nombreux enfants; car il est bien constant que le développement prodigieux qu'a pris notre petite famille, et qui a tant consolé notre vénérable Père, date du moment où l'on se consacra aux Missions étrangères, et surtout aux Missions des Indiens. Ce résultat n'est point étonnant : Dieu ne devait-il pas faire des prodiges en faveur d'une famille naissante de Missionnaires qui, avec tant d'autres œuvres méritoires, entreprenaient d'évangéliser presque toute l'Amérique britannique sauvage, depuis les côtes du Labrador jusqu'à l'océan Pacifique? Vingt années de saints labeurs et de privations héroïquement affrontées et supportées ont amené ce résultat, imprévu de tous, si ce n'est de cette sainte et bonne Providence, qui dispose de tout pour le salut de ses élus.

I

1845.—C'est le 24 juin 1845 que le R. P. Guigues, Provincial du Canada, disait au R. P. Aubert et au Frère Taché, Novice : *Ite, fratres dilectissimi, ad oves quæ perierunt domûs Israel.* Cet acte devait contribuer plus tard, et puissamment, à faire ajouter au salut de départ que l'Oblat reçoit de son Supérieur ces autres paroles, que nous lisons dans nos saintes Règles : *Et ad illas quæ adhuc sedent in tenebris et umbra mortis.* Et il est bien certain que le Provincial du Canada qui nous donnait cette obédience et qui est maintenant Evêque d'Ottawa, a contribué puissamment, par son zèle et sa sage administration, à l'honneur et au développement de notre chère Congrégation. Je ne puis taire ici une réflexion qui s'est souvent présentée à mon esprit : il fallait au R. P. Aubert un grand courage pour aller, aussi volontiers qu'il le fit, jeter les premiers fondements de notre ordre dans un pays si éloigné et si inconnu, sans autre compagnon qu'un jeune étranger qui ne tenait à la vie religieuse que par l'affection, affection bien

vive sans doute, mais affection de jeune homme, sur laquelle on ne peut pas toujours compter. La position de ce Novice est bien changée depuis; mais son cœur ne l'est pas, et, aujourd'hui comme alors, il aime d'une amitié vive et sincère celui qui, en ce jour, lui fut donné pour Supérieur, celui dont les sages conseils, la douce autorité surent exercer sur lui un empire dont le souvenir est plein de charmes. Elle était bien confiante la Congrégation qui espérait pouvoir compter sur un Novice ; aussi, comme elle fut vive et ardente la prière de ce dernier, demandant à Dieu les grâces nécessaires pour ne pas tromper l'attente de ses supérieurs! Les deux nouveaux Missionnaires partirent de la maison de Longueil le 24 juin 1845. Deux Sœurs de la Charité devaient faire route avec eux, pour aller rejoindre d'autres filles de Mme d'Youville établies à la Rivière-Rouge depuis l'année précédente. Le R. P. Aubert et ses compagnons s'embarquèrent à Lachine, dans un canot d'écorce monté par six voyageurs qui devaient les conduire jusqu'à Saint-Boniface. Les rameurs entonnèrent leurs gais refrains; la nacelle légère commençait une course qui ne devait se terminer qu'après soixante-deux jours. Bien des fois déjà on vous a décrit ce genre de navigation : le canot d'écorce, l'aviron, les rapides, les portages, la tente, le campement, sont des mots devenus familiers dans la Congrégation. Je vous avoue que, pour ma part, toutes les choses et les idées, même celles parfois poétiques qui s'y rattachent, sont devenues si communes, que je n'ai pas même le courage d'en tenter une description. Ce voyage en canot d'écorce, depuis Montréal jusqu'à la Rivière-Rouge, seule route et seul moyen de transport employés jusqu'alors par les Missionnaires, devait être le dernier du genre. En remontant la magnifique rivière d'Ottawa, nous saluâmes nos Pères de Bytown. Quelques heures d'une aimable hospitalité rendirent plus sensibles la séparation et l'isolement. A part le R. P. Aubert, je devais être plus de trois ans sans revoir un Oblat. Nous remontâmes les rivières Ottawa, Matawan et des Cases, traversâmes le lac Nipissing; la rapide et belle rivière des Français nous conduisit au lac Huron, que nous

longeâmes, ainsi que le lac Supérieur, jusqu'à la rivière Kaminitsigoya. Les terres au delà du lac Supérieur étaient restées inconnues, quoique peut-être parcourues par les coureurs de bois, jusqu'en 1731, époque à laquelle le généreux et intrépide sieur Varennes de La Vérandrye commença la série d'expéditions qui lui fit découvrir une grande partie du diocèse de Saint-Boniface. Les Missionnaires s'enfoncèrent dans ce dédale de lacs et de petites rivières qui conduit à la hauteur des terres qui sépare le Canada du territoire de la baie d'Hudson.

Vous me pardonnerez un mot, pour exprimer l'émotion qu'éprouva mon cœur en cet endroit. Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent; nous allions laisser le grand fleuve sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire Missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau pour la dernière fois; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de ces grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'au moindre murmure du nord-ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir. J'exprime ce sentiment parce que, depuis vingt ans, le souvenir de l'émotion qu'il m'a causée me permet de mieux apprécier le généreux dévouement de ceux qui vouent ici leur existence au salut de leurs semblables. La hauteur des terres était comme le seuil de la porte qui nous laissait pénétrer dans notre nouveau séjour; c'était comme la barrière qui allait se fermer derrière nous. Quand le cœur est en proie à une vive émotion, il a besoin d'un aliment plus fort. Pour calmer le mien, je lui dis de considérer tout ce qu'il y a d'inculte et de sauvage dans la nature du sol qu'il foulait aux pieds. Je lui dis surtout de se rappeler

tout ce qu'il y a de misères à soulager dans un grand nombre des habitants de ce sol. Je compris alors toute la grandeur du sacrifice imposé au Missionnaire; j'en calculai ou du moins j'en acceptai toutes les conséquences Je fis à ma patrie des adieux que je croyais devoir être éternels, et je vouai à mon pays adoptif un amour et un attachement auxquels je ne voulais et ne veux donner d'autre terme que celui de ma vie. Dieu accepta, j'espère, le sacrifice qu'il m'inspira, la prière que je lui adressai.

En continuant notre route, nous traversâmes le lac de la Croix. C'est sur une île de ce lac que les Sioux massacrèrent, en 1736, un parti de voyageurs sous les ordres de l'un des fils de M. de La Vérandrye. Le P. Arneau, second [1] Missionnaire de ce diocèse de Saint-Boniface, avait été tué avec ses compagnons ; nous priâmes ce zélé apôtre de nous obtenir le zèle de dépenser notre existence au service de la cause sainte, et, au besoin, de verser, nous aussi, notre sang pour elle. Cependant la faible embarcation continuait sa course à travers le lac Lapluie, la rivière du même nom, le lac des Bois et la redoutable rivière Winnipig. Nous y saluâmes, en passant, la Mission de Wabassimong. Le 24 août, le R. P. Aubert offrait le saint Sacrifice sur les bords de la Rivière-Rouge, près de son embouchure. Comme le cœur nous battait fortement en remontant cette rivière, terme de notre voyage, en voyant échelonnées sur ses deux rives les habitations des colons d'Assiniboia ! — Le lendemain, fête de saint Louis, notre canot s'arrêtait devant la cathédrale de Saint-Boniface. Mgr Provencher descendit au rivage recevoir les deux Missionnaires que la Congrégation avait choisis pour aller annoncer au pieux Prélat, que désormais notre chère famille dirait avec lui : (*Hæc est*) *pars hæreditatis meæ et calicis mei.*

Le dimanche suivant, 1er septembre, le Frère Taché, qui pendant le voyage avait atteint sa vingt-deuxième année, fut

[1] Je crois que le R. P. Messager est le premier Missionnaire du diocèse de Saint-Boniface; c'est, du moins, celui qui, en 1731, accompagna M. Varennes de La Vérandrye dans sa première expédition.

ordonné diacre par Mgr Provencher. Le zélé pontife profita de la circonstance pour dire à son peuple le bonheur que lui procurait l'arrivée des Missionnaires religieux Oblats. Empruntant les paroles du vieillard Siméon, il dit à Dieu : *Nunc dimittis servum tuum Domine....... quia viderunt oculi mei salutare tuum, quod parasti ante faciem omnium populorum.* A la pensée que la lumière se répandrait parmi toutes les nations de son immense vicariat, une profonde émotion s'empara du cœur de l'apôtre de la Rivière-Rouge ; les sanglots étouffèrent sa voix, et les larmes de tout son peuple se joignirent aux siennes.

Le 12 octobre de la même année, le Frère TACHÉ était ordonné prêtre, et comme ce jour-là même se terminait son noviciat, le lendemain, avant de célébrer sa première Messe, il fit son oblation entre les mains du R. P. AUBERT. Ces vœux sont non-seulement les premiers prononcés dans ce pays, par un Oblat, mais même les premiers connus, et, circonstance peut-être assez digne d'attention pour être signalée ici, c'est que ces vœux faits sur les bords de la Rivière-Rouge l'étaient par l'un des arrière-neveux de celui qui a le premier découvert cette rivière et les pays avoisinants. Non-seulement une partie de la vallée de la Rivière-Rouge, mais la plus grande partie de l'immense bassin du lac Winnipig, fut découverte par le sieur Varennes de La Vérandrye, nommé plus haut, lié par sa mère et par l'une de ses nièces à la famille de La Broquerie, ancêtres maternels du P. TACHÉ. Deux Oblats se trouvaient donc à Saint-Boniface, et y passèrent l'hiver occupés du ministère et de l'étude de la langue sauvage.

Le R. P. AUBERT, par son zèle, sa discrétion et ses autres qualités, sut gagner l'estime de Mgr de Juliopolis, qui le nomma son vicaire général et l'honora d'une confiance entière.

1846. — Au mois de juin 1846, le R. P. AUBERT allait donner une Mission aux sauvages de Wabassimong, poste établi sur les bords de la rivière Winnipig par l'intrépide M. Belcourt, qui le visitait depuis plusieurs années et qui, en cette circonstance, en fit l'abandon complet au Supérieur des

Oblats. Pendant l'absence du R. P. Aubert, le P. Taché, qui avait déjà reçu son obédience, partit pour l'Ile à la Crosse, distance de plus de trois cents lieues. Ce jeune Père dut s'éloigner de Saint-Boniface sans avoir même la consolation de saluer son Supérieur, qu'il ne devait plus revoir dans ce pays. Heureux de consacrer sa vie aux Missions sauvages, il lui eût été bien doux de partir en la compagnie d'un Frère en religion ; privé de ce bonheur, il en fut dédommagé, autant que possible, en ayant pour compagnon l'excellent M. Laflèche, prêtre selon le cœur de Dieu, doué des dons les plus précieux, des qualités les plus aimables. Que ne m'est-il permis de dire à ce zélé Missionnaire, à ce digne ami, toute la reconnaissance que mon cœur lui doit ! il m'est du moins permis de vous dire, à vous, mon révérendissime Père, et à toute la Congrégation, que ce vertueux ecclésiastique a fait un bien immense à plusieurs de vos enfants, et bien mérité de toute la Famille. C'est le 8 juillet que M. Laflèche et le P. Taché recevaient la bénédiction du vénérable Evêque de Juliopolis et la mission d'aller aussi loin que possible porter la bonne nouvelle du salut aux peuples sauvages du nord-ouest. Les adieux empruntèrent aux circonstances douloureuses où se trouvait la Rivière-Rouge un caractère paticulier de peine et d'encouragement. De peine, car la colonie se trouvait en proie à une maladie épidémique qui faisait de nombreuses victimes, et cette circonstance même était un encouragement aux jeunes Missionnaires, puisque Mgr Provencher, vieillard infirme, consentait à demeurer seul ecclésiastique dans toute cette colonie, aimant mieux s'exposer aux fatigues et aux dangers, et répondre seul aux exigences du ministère, que de retarder la conversion des sauvages. Dans l'espace de trois semaines, l'Evêque de la Rivière-Rouge, resté seul, donna la sépulture ecclésiastique à quatre-vingt-seize personnes. Sur ces entrefaites, le R. P. Aubert arriva de sa Mission à Wabassimong.

Les Missionnaires de l'Ile à la Crosse étaient en route ; ce poste, découvert par les blancs en 1777, après avoir échappé tout providentiellement à l'enseignement de l'erreur, fut vi-

sité pour la première fois, en 1845, par le vénérable M. Thibault, qui goûta la plus vive comme la plus douce consolation, et y administra le sacrement de la régénération à plus de trois cents infidèles. Le zélé Missionnaire en écrivit à Mgr Provencher, qui, comprenant que la moisson la plus mûre était de ce côté, y envoya deux ouvriers dont les services eussent été pourtant très-utiles dans les environs de Saint-Boniface. Les Missionnaires descendirent la Rivière-Rouge, traversèrent le lac Winnipig, remontèrent la rivière Saskat-Chewan jusqu'au fort Cumberland, puis à travers le lac du même nom, le lac Castor et autres, et ils atteignirent le portage du fort de Traite, que nous retrouverons plus tard ; puis, remontant la Rivière aux Anglais, les deux hommes de la Prière arrivèrent à l'Ile à la Crosse le 10 septembre. Comment redire ce qui se passa dans l'âme des Missionnaires en touchant la main à des centaines de pauvres sauvages avides d'entendre parler de Dieu, et remerciant à grands cris ceux qui venaient continuer l'œuvre commencée par M. Thibault, qui les avait visités de nouveau cette même année, et qui leur était si cher à tous. Les nouveaux arrivés descendirent au fort de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson, où ils reçurent du bon M. Mr Kenzie, en charge de ce poste, une hospitalité des plus bienveillantes et des plus généreuses.

Dans le même temps, le R. P. Aubert avait la consolation de voir arriver à Saint-Boniface un de ses Frères, le R. P. François-Xavier Bermond ; celui-ci, parti de France l'année précédente, avait passé l'hiver en Canada, y faisant le bien dans l'œuvre si pénible et si méritoire des chantiers. En 1846, il laissa Montréal pour la Rivière-Rouge, par la route des Etats-Unis, passant à Saint-Paul de Minnesota, qui alors n'était pas même un village ; il arriva à Saint-Boniface le 5 septembre. Ce nouveau Père venait mettre au service de la religion, dans ce pauvre pays, une grande énergie, un talent distingué, fortifié par l'étude et l'expérience, qui devait plus tard avoir tant d'influence dans nos Missions. Il commença de suite l'étude de la langue sauteuse ; son application et son aptitude lui assurèrent bientôt un plein succès. Le 9 novembre, arrivait

le Frère Henri FARAUD, scolastique minoré, que la Providence conduisait ici pour l'accomplissement des grands desseins dont nous sommes si heureux aujourd'hui de voir la réalisation. Le Frère FARAUD était accompagné du Frère convers Louis DUBÉ. Payons de suite un faible tribut d'éloges bien mérités à ce bon Frère et à nos autres Frères convers que nous nommerons dans la suite : tous ont rendu les plus importants services aux Missions ; tous ont bien mérité des Missionnaires, dont ils ont atténué les fatigues et les privations par un dévouement complet et constant. A la fin de cette année, le nombre des Oblats était donc porté à cinq, dont quatre à Saint-Boniface et un à l'Ile à la Crosse.

1847. — Les besoins étant immenses, il fallut de suite aux Missionnaires prendre les moyens de se multiplier. Au mois de mars 1847, le R. P. BERMOND partit pour la baie aux Canards (lac Winipagons), à environ soixante-dix lieues de Saint-Boniface. Cette Mission, visitée en 1840 par M. Belcourt, le fut l'année suivante par M. Thibault, qui y commença un établissement, continué par le zélé M. Darveau jusqu'au moment où une mort funeste vint l'enlever à sa petite chrétienté ; M. Darveau se noya au printemps de 1844, en partant de sa Mission pour aller visiter un autre poste. Dans l'été de 1845, M. Laflèche se rendit aussi à la baie des Canards. Le zèle de ces différents ouvriers évangéliques avait gagné un certain nombre d'infidèles ; leur chef, Mizi-Kpit, sollicita de nouveau le secours religieux, et c'est le R. P. BERMOND qui fut chargé de le leur porter. Le mois de mars, dans ce pays, est encore la saison rigoureuse ; souvent le thermomètre y descend jusqu'à 25 degrés. Cette difficulté et plusieurs autres n'arrêtèrent pas le courageux Missionnaire ; il y avait du bien à faire, des âmes à sauver, cela suffisait. Son zèle n'hésita donc pas à entreprendre un voyage que son humeur joviale décrit comme suit : « Les préparatifs du départ sont bientôt faits. Une planche large de 40 centimètres ; je me place dessus, gardant de mon mieux l'équilibre, quelques chiens sont attelés, et me voilà parti. Les chutes sont fréquentes, mais peu dangereuses, parce qu'on ne tombe pas de bien haut ; que la

vent souffle, que la neige tombe, on marche ; le soir il faut dormir, et la maison se trouve partout; le premier bois que l'on rencontre est choisi pour lieu de campement ; l'un écarte un peu la neige, l'autre allume le feu; dans un instant le repas est préparé et pris de bon appétit, puis on étend sa couverture et l'on dort, s'il plaît au sommeil de venir. Après onze jours de marche j'arrivai à la baie des Canards, où j'ai trouvé quelques familles sauvages qui furent agréablement surprises de me voir. » Le R. P. Bermond passa deux mois et demi à la baie des Canards : « Mes journées, dit-il, étaient employées à apprendre les prières aux sauvages, faire le catéchisme, donner de petites instructions et quelquefois à confesser. » Le 30 mai il reprit la route de la Rivière-Rouge, par une raison qui, bien souvent, a déconcerté le zèle des Missionnaires et qu'il décrit en ces termes : « Il était temps de partir, car tout moyen de vivre allait nous manquer ; heureusement que j'avais conservé un peu de poudre et qu'un de mes hommes était habile chasseur ; sans lui j'aurais jeûné pour le reste de ma vie. Je trouvais le gibier peu complaisant ; j'avais beau lui crier de loin, pour bonne raison il s'enfuyait à toutes jambes, préférant sa vie à la mienne. Il y avait une chose qui ne fuyait pas, c'était les œufs de canards sauvages et de mauves ; on ne leur faisait pas grâce, bien que la mère eût pris quelquefois un sommeil de trop ; quand cela nous manquait, je faisais un gros nœud à ma ceinture, ce qui me servait de souper. »

Pendant que le R. P. Bermond prenait une leçon d'équilibre sur son petit traîneau, le P. Taché chaussait ses raquettes ; il allait d'abord au lac Vert, environ trente lieues de l'Ile à la Crosse, baptiser un vieux chef cris malade, qui, à l'arrivée des Missionnaires, avait protesté qu'il ne se ferait jamais chrétien, mais que la grâce avait gagné.

Quatre jours après son retour du lac Vert, le P. Taché partait pour le lac Caribou, au nord-est de l'Ile à la Crosse, à une centaine de lieues par le chemin d'hiver, et pas moins de cent soixante par le chemin d'été. En passant au portage du fort de Traite, l'été précédent, les Missionnaires y avaient

vu des sauvages du lac Caribou, qui les prièrent de ne point les négliger. Ce poste n'avait jamais été visité par les ministres de la Religion. L'excellent M. Mc Kenzie goûta la pensée d'y établir une Mission, et sa bonté ordinaire ayant ménagé les circonstances d'une manière favorable, le 9 mars, le P. TACHÉ, les raquettes aux pieds et le fouet à la main, dirigea ses pas et ses chiens de ce côté. Il passa par le Lac Laronge, où il s'arrêta quelques jours. Malheureusement, un maître d'école protestant était déjà rendu, et les sauvages, prêchés surtout par le commis du fort, se croyaient dans l'impossibilité d'écouter le prêtre catholique, auquel ils témoignèrent tous beaucoup de respect, et même du regret, du sort qui leur était échu en partage.

C'est le 25 mars, jour de l'Annonciation, qu'arrivait au lac Caribou celui qui, le premier, venait y annoncer la bonne nouvelle du salut. Les sauvages n'étaient pas encore réunis; ils arrivèrent bientôt et firent preuve des plus heureuses dispositions en écoutant, avec une patience presque égale à celle dont le Missionnaire lui-même avait besoin, les quelques instructions qu'il pouvait leur balbutier dans leur langue. Les Cris qui visitèrent le lac Caribou se montrèrent plus éloignés de Dieu que les Montagnais.

Le 22 mai, le Missionnaire prit congé de ses néophytes, s'arrêta ensuite quelques jours au fort de Traite, pour y continuer sa mission, et le 13 juin, il arrivait à l'île à la Crosse, heureux de revoir son confrère après trois mois de séparation. Les deux Missionnaires se livrèrent, pendant tout l'été, aux travaux du ministère, à l'étude des langues, et aux travaux matériels nécessaires à l'érection d'une maison, au défrichement d'un petit jardin, à tout l'ensemble de leur établissement. Pendant ce temps, ils étaient encore logés au fort de la Compagnie, éloigné d'une demi-lieue de l'endroit choisi pour y établir la Mission de Saint-Jean-Baptiste.

Le Fr. Henri FARAUD, promu au sous-diaconat à la fin d'avril, fut ordonné diacre le 1er mai, et reçut l'onction sacerdotale le 8 du même mois. Il s'embarquait ensuite avec le R. P. AUBERT, pour une autre visite à Wabassimong. Le Père Supérieur

poussa même jusqu'au lac Laplüie, laissant, pendant ce temps, son jeune compagnon continuer l'instruction des sauvages. A son retour, il acheva de se convaincre que les dispositions des Sauteux n'étaient pas assez heureuses pour qu'on pût leur donner un Missionnaire, dont la présence serait bien plus utile ailleurs. Les choses furent considérées sous le même point de vue par Mgr de Juliopolis, qui approuva la détermination d'abandonner ce poste et de perdre, dans l'espoir d'un plus grand succès parmi d'autres sauvages, le fruit, non apparent, il est vrai, mais toujours réel, de beaucoup de fatigues, de privations et de travail. Sans douter le moins du monde des motifs impérieux qui ont nécessité cette mesure, qu'on nous permette d'exprimer les regrets qu'elle nous inspire encore aujourd'hui. Notre divin Maître veut lui-même que quelquefois l'on secoue « la poussière de ses souliers, » mais il n'en pleura pas moins sur Jérusalem méconnaissant le don de Dieu. Abandonner ce qui est fait, renoncer jusqu'à l'espoir de convertir, cela fait toujours mal au cœur du Missionnaire. Puis c'était la première Mission sauvage confiée à nos Pères dans ce diocèse ; aussi, je sentis vivement la peine qu'éprouva ce bon et zélé P. Aubert en cédant à une nécessité si contraire aux vœux de son cœur. Ces regrets furent encore plus vifs lorsque, quelques années après, la chapelle catholique de cette Mission, dans laquelle notre divin Sauveur s'était souvent offert en sacrifice pour les pauvres sauvages qui l'environnaient, fut affectée au culte protestant. Il est vrai que le peu de succès de ces derniers, malgré leurs présents et leurs efforts, prouve qu'on avait raison de ne pas espérer beaucoup de ces Sauteux de Wabassimong. Le R. P. Aubert, de retour à Saint-Boniface, y séjourna jusqu'au moment où l'obéissance le rappela en Canada. Mgr de Juliopolis, devenu évêque titulaire, cette même année 1847, aimait à le garder auprès de lui.

Le R. P. Faraud accompagna, dans l'automne, les chasseurs à la prairie. Je ne puis dire qu'un mot sur ce ministère qui a pourtant son importance. Une partie considérable de la population de la Rivière-Rouge va deux fois par an dans les

immenses plaines situées au sud et à l'ouest de cette colonie, pour y chasser le bison. Les chasseurs, qui sont toujours au nombre de plusieurs cents, amènent avec eux toute leur famille, et vivent, pendant quatre mois de l'été, en camps considérables. Les dangers nombreux inhérents à cette chasse et les dangers plus nombreux et plus regrettables qui naissent de la vie des camps, rendent la présence d'un prêtre comme indispensable dans ces sortes d'expéditions, pendant lesquelles on peut toujours exercer un ministère aussi actif que fructueux. Il y a même un grand nombre d'enfants qui ne peuvent recevoir d'instruction religieuse que là; aussi les chasseurs demandent-ils toujours qu'un prêtre les accompagne, et leur demande est toujours exaucée quand on le peut; c'est ce qui, dans le pays, s'appelle « aller à la prairie. »

Au mois d'août, le P. TACHÉ, en passant par le portage à la Loche, visité en 1845 par M. Thibault, se rendait à Athabaskaw, environ cent quarante lieues de l'Ile à la Crosse, poste découvert par les blancs en 1778. Les plus douces consolations furent le partage du Missionnaire, qui, dans l'espace de trois semaines, eut le bonheur de baptiser cent quatre-vingt-quatorze infidèles, et d'inaugurer, dans cet important district, l'ère nouvelle de la foi et de la religion. Ce fut là le commencement de notre belle Mission de la Nativité.

Athabaskaw est visité par quelques familles crises et par un grand nombre de Montagnais. Ces derniers n'avaient pas la réputation de douceur que méritent à si juste titre leurs frères de l'Ile à la Crosse. On annonçait au Missionnaire qu'il y avait des dangers à courir de la part de ces sauvages, qu'en vain on tenterait de les gagner à l'Evangile; que, tous les ans, ils donnaient de vives inquiétudes à leurs traiteurs, qui ne devaient leur salut qu'à des établissements fortifiés; qu'ils avaient toujours les menaces à la bouche et l'arme à la main. Ces dernières assertions étaient vraies, mais ceux qui les redoutaient tant calculaient sans le secours de la grâce, qui, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, se montra si forte et si triomphante que, depuis, on n'a jamais entendu parler, à Athabaskaw, de soulèvements, de conjurations, de menaces,

de meurtres, ni quoi que ce soit de semblable. Ceux même qui donnaient les plus vives inquiétudes sont devenus chrétiens fervents aussitôt qu'ils ont entendu le Prince de la paix leur dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Le P. TACHÉ, revenu à l'Ile à la Crosse au mois d'octobre, apprit, avec un sentiment particulier de plaisir, que les Cris de ce poste se montraient plus dociles à l'inspiration de la grâce, et eut de plus la consolation de trouver M. Laflèche installé dans une maison qui, tout l'été, leur avait coûté tant de sueurs, et depuis un an, était l'objet de tant de désirs. Les Missionnaires étaient donc chez eux, pauvres et dénués de tout, mais heureux de leur sort, et persuadés que leur œuvre allait se consolider et prendre une extension nouvelle. Comme pénible compensation à ces jouissances, la santé de M. Laflèche se trouva bien compromise : un travail excessif avait développé le germe d'un mal opiniâtre qui, pendant plusieurs années, mit au grand jour une vertu rendue plus sensible par la constance et la générosité avec lesquelles elle subit cette nouvelle épreuve.

1848. — L'année qui vient de s'écouler, en consolidant l'établissement si important de l'Ile à la Crosse, avait vu l'entreprise d'autres œuvres non moins importantes. La baie des Canards, le lac Caribou, Athabaskaw, étaient devenus le partage de nos Pères. L'année 1848, sans étendre davantage la sphère de leurs travaux, leur laissa le vaste champ ouvert à leur zèle, en asseyant leurs œuvres sur des bases plus solides encore, et vit augmenter le nombre des ouvriers employés à cultiver cette portion de la vigne du Seigneur. Je ne mentionne point les secours spirituels donnés à la population de Saint-Boniface : depuis vingt ans, les Oblats ont toujours été occupés dans cette paroisse. Ils n'ont pas toujours été seuls ; mais ils ont constamment apporté au bonheur de ce peuple leur part d'efforts et de travail. Le tableau général que j'ai entrepris de peindre, pour n'être pas trop chargé, exclut nécessairement les occupations ordinaires, même les voyages que, dans ce pays de locomotion sans locomotive, on est habitué à considérer comme le cours ordinaire des choses, et

pourtant, dans quelques-uns de ces voyages, il y a souvent des circonstances pleines d'intérêt. Parfois, on y souffre plus que dans les voyages de long cours, parce que, d'ordinaire, ils se font avec plus de précipitation, et que l'on est moins sur ses gardes, par cela même qu'on ne va pas si loin. Cette réflexion énoncée une fois pour toutes, je continue de tracer les grandes lignes de mon plan.

Le 8 mars donna le signal du départ pour la Mission de Saint-Pierre, lac Caribou. La maladie de M. Laflèche et une plus grande aptitude pour tout ce qui exigeait le soin d'une Mission établie, lui commandant une espèce d'inamovibilité, les délices de la promenade revinrent de droit à son compagnon, qui se mit en route. S'il y a un certain attrait, quand on est jeune et actif, à mesurer l'espace, voire même en raquettes, avouons que, cette fois, on n'avait jamais tant vu de neige dans le pays. Cette circonstance suffisait pour rendre les chemins affreux. Le Missionnaire, qui n'avait d'autres serviteurs que ses jambes pour le porter et ses bras pour aider les chiens qui traînaient ses bagages, dut demander à ces pauvres employés des services plus qu'ordinaires, et les malheureux finirent par se plaindre qu'il y avait excès. L'année précédente, la distance entre l'Ile à la Crosse et le lac Caribou avait été parcourue facilement en dix jours; cette année, elle le fut bien difficilement en quatorze. Cette fois encore, c'est le jour de l'Annonciation que la Providence avait désigné pour l'arrivée, au milieu des pauvres Indiens du lac Caribou, du messager de la bonne annonce. Je signale la difficulté précédente pour faire ressortir un fait qui se reproduit presque toujours dans nos courses apostoliques. Celles qui nous coûtent le plus de fatigues, de privations, de souffrances physiques, sont d'ordinaire celles où le cœur goûte les joies les plus sensibles, les consolations les plus abondantes; toujours cette main, si libérale et si miséricordieuse, du Père céleste, qui, même dès ici-bas, remet le centuple de ce peu qu'on lui donne.

Les sauvages, visités l'année précédente, témoignèrent de leur affermissement dans la foi, et un grand nombre d'autres,

venus des terres des Caribous tout exprès pour voir l'homme de la prière, manifestèrent les plus heureuses dispositions. La Mission se prolongea jusqu'à la fin de mai, époque à laquelle le P. TACHÉ reprit le chemin de l'Ile à la Crosse, remerciant Dieu des consolations qu'il avait goûtées, et le priant de bénir de plus en plus le troupeau confié à ses soins. Avant de prendre congé de ses néophytes et catéchumènes, le Missionnaire leur donna rendez-vous, pour le printemps suivant, à l'extrémité septentrionale de ce grand lac Caribou, parce que les sauvages assuraient que cet endroit offrait des ressources alimentaires, tandis qu'à l'extrémité méridionale, le Missionnaire lui-même avait eu toutes les facilités de se convaincre que la recette du R. P. BERMOND, « de faire un gros nœud à sa ceinture, » est nécessaire après un dîner par cœur. À son arrivée, le P. TACHÉ trouva son compagnon plus infirme ; ce dernier, resté seul en hiver, avait dû, pour visiter ses malades, faire un voyage de plus de cinquante lieues, par un froid très-vif, couchant dehors comme toujours quand on voyage, et ne pouvant pas, pendant tout ce temps, panser les plaies qui torturaient sa jambe et son bras malades. Les vives inquiétudes que donnait la santé de M Laflèche, la presque certitude de la nécessité de son départ prochain, furent compensées par la joie que répandit à l'Ile à la Crosse l'arrivée d'un autre Père. Le R. P. Henri FARAUD, parti de Saint-Boniface au mois de juin, arrivait au mois de juillet plein de jeunesse, de force et de bon vouloir. Le P. TACHÉ n'avait pas vu d'Oblat depuis plus de deux ans ; aussi, grande fut sa joie, et bien réel fut son bonheur en embrassant un de nos Pères. M. Laflèche, qui voulait bien fermer les yeux sur les nombreux défauts du pauvre P. TACHÉ, aimait les Oblats, qu'il croyait, avec raison, tous bien plus parfaits que celui qui avait tant de besoin de son indulgence. Lui aussi reçut le nouveau venu comme un frère, et la pauvre cabane des Missionnaires de l'Ile à la Crosse vit trois existences se confondre en un seul et même sentiment d'une affection sincère, d'un même désir du bien et de la gloire de Dieu.

Pendant que ces événements se succédaient dans le nord,

le R. P. BERMOND ne perdait pas de vue sa Mission commencée l'année précédente. Les œufs des oiseaux sauvages avaient déjà reçu les soins assidus de leurs mères; la famine n'était pas à redouter; ce bon Père retourna donc à la baie des Canards. Si je fais erreur dans les dates, que le *Supérieur de Lumière* me le pardonne : ses spirituelles chroniques sont brûlées, et il sait bien que ma mémoire n'est pas fidèle. C'est, je crois, pendant ce second voyage, que le R. P. BERMOND songea à déplacer la Mission de la baie des Canards; il lui semblait que le poste Manitoba, à mi-distance entre Saint-Boniface, offrait des avantages bien supérieurs. Il donna là rendez-vous aux sauvages, revint à la Rivière-Rouge pour faire approuver son nouveau projet et prendre les mesures nécessaires pour fonder un établissement sérieux, auquel il donna le joli nom de Notre-Dame du Lac. Le jour même de son arrivée à Saint-Boniface, le Missionnaire de Manitoba était consolé de ses fatigues, non-seulement en revoyant son Supérieur, mais aussi en donnant l'accolade fraternelle au R. P. A. MAISONNEUVE et au Frère J. TISSOT, qui, tous deux, arrivaient à Saint Boniface, pour y commencer la carrière dans laquelle ils marchent encore si généreusement. Le R. P. BERMOND, après quelques jours de repos, retourna commencer l'établissement de N.-D. du Lac et y passa l'hiver suivant.

Dans l'été de 1848, le Frère DUBÉ « alla deux fois à la prairie » en qualité de catéchiste, et le « petit Frère, » comme l'appelaient nos métis, fit une si heureuse impression, que son nom est encore dans la mémoire des chasseurs qu'il accompagna.

Au mois d'août, fidèle à la promesse faite l'automne précédent, le P. TACHÉ retournait à Athabaskaw. Les heureuses espérances conçues pendant une première visite s'étaient réalisées : la rosée des grâces célestes avait fait germer les meilleures dispositions; les rayons du Soleil de justice promettaient de faire mûrir une moisson abondante de fruits de salut. L'enthousiasme extrême manifesté la première fois avait pourtant diminué; mais ce n'est pas un malheur, car, outre la fatigue excessive que cet enthousiasme occasionne au

Missionnaire, il ne permet pas toujours de juger de la réalité des dispositions. Il en est de la vocation à la foi comme de la vocation à l'apostolat : l'enthousiasme n'est pas la voie ordinaire. Le calme sensé de la réflexion, soutenu par la force de la grâce, offre plus de sûreté, plus de garantie que l'exaltation d'une imagination qui ne comprend pas, ou d'un cœur qui oublie trop sa faiblesse. En 1848, les sauvages d'Athabaskaw se montrèrent moins enthousiastes, mais, en réalité, beaucoup plus chrétiens que l'année précédente. L'enseignement divin, recueilli avec une pieuse avidité par des esprits qui n'en avaient pas l'habitude, avait été examiné, discuté, apprécié avec une justesse qui étonnerait tous ceux qui n'ont pas l'habitude de relations de ce genre avec les sauvages. Le cœur qui, chez l'enfant des bois comme chez l'enfant de la civilisation, est si souvent le grand contradicteur de la saine raison, faisait encore ses objections pratiques. Néanmoins le triomphe de la foi était assuré. Le Missionnaire, après en être venu à cette consolante persuasion, remerciait Dieu qui, seul, peut être l'auteur d'un pareil prodige; remerciait Marie, la Vierge Immaculée, qui, « forte comme une armée rangée en bataille, » supplée à la faiblesse des ministres de son divin Fils, et les aide à renverser les escadrons du prince des ténèbres. Ces heureux commencements excitèrent de plus en plus le zèle du Missionnaire, qui, voulant faire tout ce qui était en son pouvoir pour consolider l'œuvre sainte, se détermina à prolonger autant que possible son séjour dans cette chrétienté naissante. La chose lui était d'autant plus facile, que le chef traiteur d'Athabaskaw lui offrait tout ce que l'hospitalité a de plus franc et de plus aimable. En général, les membres de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson non-seulement nous ont rendu service, mais même dans bien des circonstances, se sont montrés des amis sincères et dévoués. Ce que nous avons dit plus haut du digne M. Mc Kenzie, nous pouvons le dire ici de l'aimable M. Ermintinger; nous pourrions le dire de plusieurs autres. Les tableaux les plus brillants ne sont point sans ombres, les règles les plus générales sans exceptions; mais il n'en est pas moins vrai que, les choses

prises dans leur ensemble, les officiers de l'Honorable Compagnie ont des titres certains à notre reconnaissance et à notre estime, et que, pour une raison ou pour une autre, nous leur devons une partie du succès de nos Missions.

L'année 1848 comptait sept Oblats dans le diocèse de Mgr Provencher.

1849. — Le 2 janvier est le jour fixé pour le départ du courrier d'hiver, qui va annuellement d'Athabaskaw à l'Ile à la Crosse. Le P. Taché, qui devait l'accompagner, fit à ses néophytes et à son hôte des adieux qui coûtèrent cher à son cœur; puis, chaussant ses raquettes, il reprit le chemin de la Mission de Saint-Jean-Baptiste. Nos voyageurs arrivèrent heureusement, après quinze jours de marche forcée, pendant lesquels le thermomètre centigrade leur jeta à la figure les 45 degrés de froid que la température lui confiait à leur adresse. Je dis *le thermomètre*, car sans cet instrument, le Missionnaire ne se serait pas douté de l'état de l'atmosphère. Chose assez curieuse : souvent, quand on marche tout le jour et que l'on couche à la belle étoile, la graduation du thermomètre naturel n'est pas d'accord avec celle des instruments au service de la science.

Le retour du courrier nous apportait des lettres de Saint-Boniface; ces lettres sont toujours désirées avec une vive impatience par ceux qui, exilés au fond des bois, ne communiquent que deux fois par an avec le reste du monde. Cette fois, la lecture des lettres causa une cruelle déception et porta la consternation dans l'âme des Pères de l'Ile à la Crosse. Leur Supérieur leur annonçait que la révolution de France avait considérablement réduit les recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi; qu'en conséquence de cette réduction, on ne pourrait plus soutenir les Missions lointaines du diocèse, et que probablement il allait être forcé de les rappeler auprès de lui. Les PP. Taché et Faraud, que cette nouvelle concernait, n'hésitèrent pas un instant; d'un commun accord, ils répondirent au R. P. Aubert à peu près dans les termes suivants : « Mon Révérend Père, la nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas; nous

savons que vous avez à cœur nos Missions, et nous, nous ne pouvons pas supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux catéchumènes; nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le Saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose : la permission de continuer nos Missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence; les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas. » Cette détermination, quelque extrême qu'elle puisse paraître, ne coûtait pas à vos enfants; dans la sincérité de leur âme, ils ne redoutaient qu'une chose : la ruine des âmes confiées à leurs soins.

Cependant l'établissement de l'Ile à la Crosse avait continué à se développer sous la sage administration de M. Laflèche. Ses infirmités prenant tous les jours un caractère plus inquiétant, il remit cette administration entre les mains du P. Taché, et arrêta définitivement son départ pour le printemps suivant. C'est au commencement de juin que la Mission et les Missionnaires durent subir cette épreuve. M. Laflèche partit, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Estimé, respecté, chéri de tous, des larmes abondantes versées à son départ lui prouvèrent qu'il n'avait pas travaillé pour des ingrats. Ses deux compagnons, plus que tous les autres, avaient été à même d'apprécier ses aimables qualités. Revêtus aujourd'hui tous deux de la dignité épiscopale, ils reconnaissent volontiers M. Laflèche comme leur maître et leur guide dans la vie de Missionnaire, et comptent parmi leurs plus beaux jours ceux passés en la compagnie de cet estimable confrère. La Mission de l'Ile à la Crosse resta définitivement et exclusivement confiée au zèle des Oblats.

Le P. Taché partit, en même temps, pour se rendre à l'extrémité septentrionale du lac Caribou; il était convenu avec les sauvages que tous se rendraient à un endroit désigné, et que l'un d'eux viendrait au-devant du Missionnaire pour lui servir de guide; le guide ne vint pas, et le Missionnaire, dans l'impossibilité de poursuivre sa route, dut rebrousser che-

min, et il retourna à l'Ile à la Crosse, où il continua les travaux de la Mission avec le P. FARAUD. Au mois de juillet leurs occupations subirent une grande modification par l'arrivée du Fr. Louis DUBÉ. C'était, pour les deux Pères, une ancienne connaissance qu'ils revirent avec plaisir. Généreux jusqu'aux limites du possible, ils firent volontiers, au nouveau venu, l'abandon complet des marmites, chaudrons, vaisselle et autres admirables instruments que l'art de la gourmandise a inventés à profusion. Leur libéralité alla jusqu'à se démettre, sans regret, des nobles fonctions de cuisiniers, qu'ils exerçaient eux-mêmes depuis leur entrée en scène sur le théâtre des Missions. Leur abnégation, à cet égard, reçut de suite et par la suite une abondante récompense, puisque le bon frère les traitait mieux qu'ils ne se traitaient eux-mêmes. Leur amour-propre subit, en retour, l'humiliation de voir que le nouveau cuisinier était plus habile que les anciens. Les petits plats et les desserts (plats et desserts de rien) firent irruption au château de Saint-Jean, comme on l'appelait alors. Le bon Fr. DUBÉ ne voulut plus permettre aux Missionnaires de l'Ile à la Crosse de savourer à si grands traits les saintes délices de la mortification. Sans en être encore « aux petits soins, aux attentions fines, » on commença à goûter un bien-être auquel on n'était pas habitué. A ces services, le Fr. DUBÉ en joignit bien d'autres ; malgré sa santé si frêle et si délicate, il fut d'un puissant secours. Hâtons-nous de dire que les Missionnaires n'ont jamais vu se réaliser les craintes que leur charitable Supérieur exprimait à leur égard. Non-seulement ils ne manquèrent jamais du nécessaire, mais des secours encore plus abondants ajoutèrent encore à tout ce que le Fr. DUBÉ faisait pour améliorer leur condition.

Cette même année le P. MAISONNEUVE allait deux fois « à la prairie. » Le P. J. TISSOT, ordonné prêtre au printemps, accompagna aussi les chasseurs dans une de leurs aventureuses expéditions et, au mois de décembre, il allait rejoindre le R. P. BERMOND dans sa solitude de Notre-Dame du Lac. Par les soins de l'habile Missionnaire, cette solitude avait été embellie d'une élégante résidence. Une jolie maison n'est pas tout ce

qu'il faut au cœur, et le R. P. BERMOND souffrait d'être seul ; aussi l'arrivée d'un confrère lui apporta-t-elle une joie et un contentement que l'on ne comprend bien qu'après avoir subi les épreuves de la solitude. Ailleurs cet isolement était atténué par les consolations du ministère, tandis que cette jouissance était refusée à l'Apôtre de Notre-Dame du Lac. Les Sauteux, là comme à Wabassimong, se montraient sourds à la grâce.

La Mission d'Athabaskaw devint, cette année, le partage du P. FARAUD, qui l'accepta avec toute la bonne volonté qu'inspirent un zèle ardent et une généreuse abnégation. La veille même de son départ, la sensibilité du Père fut mise à une bien cruelle épreuve. Il reçut l'affligeante nouvelle de la mort de sa mère. Pour nous qui connaissons tout ce que cette perte avait de cruel et d'amer pour son cœur aimant, nous avons admiré le courage avec lequel il se soumit à la sainte volonté de Dieu. Nos cœurs battaient trop à l'unisson pour que nos larmes pussent ne pas se confondre. Hélas ! que les desseins de Dieu sont impénétrables !... qui eût pu soupçonner qu'un jour ces deux jeunes Pères dirigeraient, comme premiers pasteurs, les Missions qui, en ce moment, leur échéaient en partage ! Le P. FARAUD allait fonder définitivement notre résidence d'Athabaskaw, et il doit être regardé comme le premier Missionnaire des peuples aujourd'hui si heureux de reposer sous sa houlette pastorale, puisque M. Bourassa et le P. TACHÉ ne leur avaient fait que des visites passagères.

1850.—Au printemps de 1850, le P. J. TISSOT faisait ses adieux au R. P. BERMOND, et revenait à Saint-Boniface recevoir son obédience pour l'Ile à la Crosse. Il était donné pour compagnon de voyage au P. MAISONNEUVE qui avait, lui aussi, reçu mission d'aller exercer son zèle au milieu des sauvages du nord-ouest. A peine avait-il quitté la Rivière-Rouge, que le R. P. P. AUBERT recevait l'ordre de partir et de se rendre auprès de Mgr GUIGUES, évêque de Bytown, et encore à la tête de notre province du Canada, de laquelle relevaient nos établissements de la Rivière-Rouge. Nous ne pouvons que répéter ici l'expression de nos sentiments d'estime et d'affection pour celui qui, depuis cinq ans, était notre supérieur, et qui depuis n'a

pas cessé d'être un frère chéri. Au reste, nos sentiments à l'égard de ce bon Père ont trouvé un écho trop éclatant dans la considération dont il jouit au Canada, et qui rejaillit sur toute la Congrégation, pour qu'il soit besoin d'insister davantage.

En ce moment il ne restait plus un seul Oblat à Saint-Boniface, ni même dans les limites de la colonie de la Rivière-Rouge, lorsque arriva le R. P. Bermond, qui, à la place de son Supérieur, trouva des lettres qui lui conféraient ce titre et les pouvoirs qui s'y rattachent. Le R. P. Bermond, seul à Saint-Boniface, ne pouvait pas continuer sa Mission, et la reprise en fut ajournée à un temps indéfini. Notre-Dame du Lac était abandonnée ; plus tard l'élégante résidence du Missionnaire était vendue et changée en un comptoir de traiteur. Les flammes en consumant, peu après, cet édifice, nous épargnèrent le regret d'un changement si pénible.

C'est là que se termina la carrière du R. P. Bermond comme Missionnaire chez les sauvages. La connaissance de leur langue continua de lui être utile auprès de ceux qui visitent Saint-Boniface, car c'est l'évêché qui fut sa résidence les sept années qu'il passa encore dans le pays. Son âge, ses talents, son attachement à la Congrégation lui assignaient naturellement ce poste, où séjournent, plus ou moins longtemps, tous les Missionnaires qui viennent dans le diocèse, et qui ont besoin qu'une voix expérimentée leur indique la carrière à parcourir, les écueils à éviter.

Au mois de juin, le P. Taché était descendu jusqu'au portage du fort de Traite pour y voir au moins quelques sauvages du lac Caribou. Seul à la Mission de Saint-Jean-Baptiste, il ne pouvait faire davantage ; mais il savait que des Pères étaient en route, et il pouvait promettre que l'année suivante un Missionnaire visiterait les sauvages qui l'avaient attendu en vain l'année précédente. Retourné à l'Ile à la Crosse, le P. Taché y trouva le P. Faraud, arrivé d'Athabaskaw depuis quelques jours. Ni l'un ni l'autre n'avaient vu de prêtre depuis plus de dix mois qu'ils s'étaient séparés ; aussi, comme elle fut vive la joie de se rencontrer ! Il faut avoir compté les mois de l'isolement; il

faut, jeune et sans expérience, avoir ressenti toutes les incertitudes, toutes les craintes qu'inspire la solitude à des centaines de lieues de tout confrère, pour comprendre les émotions de l'âme, les battements du cœur, lorsque l'on voit se combler ce vide immense dans lequel on s'agite et se trouble, lors même que, d'ailleurs, on est heureux de son sort.

Cette jouissance de se revoir fut encore, et de beaucoup augmentée, au milieu de juillet, par l'arrivée des Pères Maisonneuve et Tissot. Au bonheur, toujours si grand, de saluer et de connaître des frères, venait se joindre la consolante assurance que les Missions allaient se développer davantage, et que leurs apôtres seraient moins exposés à la terrible menace: « *Væ soli!* » Cette fois il y avait cinq Oblats à l'Ile à la Crosse, un seul était resté à Saint-Boniface. Tous ne goûtèrent pas longtemps l'avantage de vivre en communauté. Athabaskaw réclamait son Missionnaire. Au mois d'août, le P. Faraud prenait congé de ses confrères pour retourner sur les collines qui bordent le Grand-Lac, dans le voisinage duquel il devait exercer son zèle et mettre la dernière main à l'œuvre qu'il eut le bonheur d'y développer si heureusement.

II

Voici ce que je considère comme la seconde phase de l'histoire de nos Missions.

1851. — Les six Oblats du diocèse du Nord-Ouest étaient dans les postes indiqués dans les lignes précédentes, occupés, comme le sont toujours les Missionnaires: l'instruction des fidèles et des catéchumènes, l'étude des langues sauvages, les soins matériels des établissements confiés à leurs soins, absorbaient tous leurs instants. On se préparait aux campagnes qui devaient s'ouvrir au retour de la belle saison.

Au mois de février, l'émotion fut portée dans les esprits et le trouble dans plus d'un cœur, par une nouvelle aussi extraordinaire qu'imprévue: en débarquant à Saint-Boniface en 1849, M. Laflèche apprit qu'il avait été choisi pour coadjuteur de Mgr Provencher. Effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, l'ancien Missionnaire de l'Ile à la Crosse

mit en avant (et c'était la seule objection réelle) ses infirmités et l'impossibilité physique où il se trouvait, de voyager, d'aider, par conséquent, Monseigneur du Nord-Ouest qui ne demandait un coadjuteur que parce que le poids des ans, et l'excès de la fatigue, lui rendaient impossible cette partie de ses devoirs. La raison alléguée était trop apparente pour ne pas avoir son effet. Mgr Provencher accepta les objections de son coadjuteur élu. Les Bulles étaient déjà à l'archevêché de Québec; il y écrivit de suite, pour qu'on priât le Souverain Pontife de remplacer sur ces Bulles le nom de M. Laflèche par un autre nom qu'on désigna. Le Saint-Siége eut égard à cette nouvelle demande, et le 14 juin 1850 nommait un autre évêque d'Arath (*in partibus infidelium*) comme coadjuteur aussi (*cum futura successione*) de Mgr Provencher. Tout ceci se passait à l'insu des Missionnaires du nord : aussi, que l'on juge de l'étonnement du P. Taché, à l'arrivée du courrier d'hiver, lorsque, ouvrant avec empressement les lettres de l'évêque de la Rivière-Rouge, et commençant la lecture des lignes tracées par la main vénérée et chérie du pieux Pontife, il apprit que lui-même avait été choisi, pour l'épiscopat, en remplacement de son ancien compagnon et ami. Il est vrai que quelques plaisanteries, de la part de ses confrères, avaient déjà annoncé au P. Taché ces projets de l'évêque de la Rivière-Rouge; mais la chose avait été prise si peu au sérieux, lui avait même paru si en dehors de toute vraisemblance, qu'il n'y avait pas fait la plus légère attention. Cette nouvelle lui arrivait donc comme un coup de foudre.

Si l'événement dont nous allons parler n'avait pas eu une si grande influence sur toutes nos Missions, je tirerais tout simplement le voile sur tout ce qui s'y rattache, et m'efforcerais de l'ensevelir dans l'ombre; ses conséquences ont été trop nombreuses et trop importantes pour permettre de le passer sous silence. J'en parlerai donc, mais pour en parler, il me faudra bien souvent faire mention de moi, je vous en demande pardon, mon Révérendissime Père, je demande pardon à tous ceux qui liront cette page, de m'y être posé comme l'objet de l'attention.

Que pensa le P. TACHÉ de son élection à l'épiscopat? Le nouvel élu avait, malheureusement, assez de vanité pour être flatté du choix qu'on avait fait de lui. Malgré cette faiblesse et pour des motifs d'un ordre plus élevé, il avait toujours désiré se conformer aux vues et aux desseins de ses supérieurs; ses supérieurs lui donnaient une marque non équivoque de leur estime et de leur confiance; un sentiment qui vaut mieux qu'une sotte vanité, lui causa une satisfaction véritable. Mais ce n'est pas tout. L'élection à l'épiscopat n'éteint pas jusqu'aux dernières lueurs de la raison. Nonobstant sa vanité, nonobstant même une certaine et noble complaisance, il restait au nouvel élu assez de sens pour croire que le poids de l'épiscopat, si lourd de sa nature, est vraiment un fardeau écrasant, pour des épaules et une tête de vingt-sept ans. Il avait travaillé assez consciencieusement, pour savoir que les devoirs sont une charge, et que c'est se torturer soi-même, que d'accepter une plus grande responsabilité.

Que pensaient les autres? Ceux qui ne connaissent pas nos Missions, qui ignorent la grandeur et la nature des courses que doit faire ici le premier pasteur, durent hausser les épaules en voyant que l'on choisissait un tout jeune prêtre pour en faire un prince de l'Eglise. Eût-on même dit que c'était une sottise, que nous ne nous en étonnerions pas.

Que fit le P. TACHÉ? Si sa tête était accessible à la vanité, son cœur ignorait l'ambition; il l'ignorait pour lui-même, il l'ignorait pour les autres; il n'y avait même jamais rêvé. Il ignorait aussi les faux-fuyants et les arrière-pensées. Quand on est jeune, sans duplicité comme sans expérience, sans connaissance des hommes ni des choses, on marche droit vers le but légitime vers lequel on tend, ne se doutant pas qu'à chaque pas on peut se heurter contre un obstacle, déchirer son cœur aux ronces et aux épines qui, partout, bordent le chemin de la vie. Dieu a bien fait de nous cacher l'avenir, autrement qui oserait parcourir même les sentiers ordinaires? Qui oserait, surtout, s'engager dans les voies particulières où le Seigneur appelle quelquefois? L'évêque du diocèse, les Bulles du Souverain Pontife en main, commandait à son

coadjuteur de se rendre auprès de lui. Le supérieur régulier de ce dernier écrivait dans le même sens, supposant que tout allait se faire suivant le plan qui avait été indiqué par l'Ordinaire. Sur ces données, le P. Taché, croyant reconnaître la volonté de ses supérieurs, partit au mois de juin pour la Rivière-Rouge, non pas pour aller se faire sacrer, mais pour aller s'assurer, d'une manière positive, des sentiments de ceux auxquels il avait voué obéissance, qu'il regardait comme les juges de sa position, de ses objections, de toute son existence.

Arrivé à Saint-Boniface, le P. Taché eut le plaisir de faire connaissance avec le R. P. Bermond, qu'il n'avait jamais vu, et avec lequel il s'estima heureux de passer quelques semaines. C'est aussi en arrivant à Saint-Boniface qu'il trouva une lettre de notre bien-aimé Fondateur, lui commandant, au nom de l'obéissance, de se rendre auprès de lui à Marseille. Tout doute du moment était levé, mais les inquiétudes de l'avenir n'étaient point calmées. Le P. Taché partit pour l'Europe et arriva à Marseille, au commencement de novembre. Ce n'est pas à vous, mon Révérendissime Père, qui avez eu le bonheur de vivre auprès de notre si regretté Fondateur, qu'il est nécessaire de dire tout ce qu'il y avait de tendresse dans ce grand cœur, même pour le dernier de ses enfants, ni les jouissances goûtées par ceux qui avaient l'avantage de pouvoir contempler de près les dons excellents que le Seigneur lui avait prodigués. Je ne vous parlerai donc pas des émotions de mon âme lorsque je me présentai devant notre Supérieur Général; mais laissez-moi rapporter à la Congrégation un des entretiens dont il m'honora : « Tu seras évêque. — Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison....— Le Souverain Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle c'est Dieu qui parle.— Monseigneur, je veux rester Oblat.— Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.—Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse ! Comment! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux! » Puis, se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajouta : « Personne n'est plus évêque que moi, et, bien sûr, personne

n'est plus Oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit que j'ai voulu inspirer à ma Congrégation ? Tu seras évêque, je le veux ; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape, et tu n'en seras que plus Oblat pour tout cela, puisque, dès aujourd'hui, je te nomme supérieur régulier de tous ceux des nôtres qui sont dans les Missions de la Rivière-Rouge. » Des larmes abondantes coulaient de mes yeux, les battements de mon cœur voulaient briser ma poitrine. « Console-toi, mon fils, me dit encore ce bon Père, en m'embrassant avec tendresse, ton élection, il est vrai, s'est faite à mon insu, mais elle me paraît toute providentielle, et sauve les Missions dans lesquelles vous avez déjà tant travaillé. Des lettres m'avaient représenté ces Missions sous un jour si défavorable que j'étais déterminé à les abandonner et à vous rappeler tous ; la décision en était prise en Conseil, lorsque j'ai appris ta nomination à l'épiscopat. Je veux que tu obéisses au Pape, et moi aussi je veux lui obéir ; puisque le Vicaire de Jésus-Christ a choisi l'un des nôtres pour conduire, plus tard, cette église naissante, nous ne l'abandonnerons pas. Je me donnerai la consolation de te sacrer moi-même et Mgr GUIBERT, qui est aussi Oblat, partagera mon bonheur. » Voilà une partie de l'entretien qui fit que, le 23 novembre 1851, le Père TACHÉ recevait, dans la cathédrale de Viviers, la Consécration épiscopale, des mains de notre Illustrissime et bien-aimé Fondateur et Père, Mgr DE MAZENOD.

De ces faits, de ces assertions, ressortent, tout naturellement, plusieurs réflexions. Donc, pour être évêque, on ne cesse pas d'être Oblat. Le Fondateur de la Congrégation l'a dit, à tous ceux à qui il ordonna d'accepter l'épiscopat ; et sans cette assurance, je connais plus d'un évêque qui aurait donné au Souverain Pontife la peine de commander avec empire. Les Oblats promus à l'épiscopat, ne l'ont pas été parce qu'on les considérait comme des sujets rebelles à la Congrégation ; tout au contraire, leur dévouement et leur attachement à la Famille religieuse qui les a adoptés, ne leur a permis d'accepter l'épiscopat qu'à la condition que cette mère chérie leur continuerait et sa tendresse, et sa confiance. Le

seul soupçon de la possibilité d'un autre ordre de choses, me rendrait bien misérable. En ceci encore je ne suis pas seul. J'avoue néanmoins que, malgré toutes les assurances et les promesses de celui dont la volonté sera toujours gardée comme sacrée dans la famille dont il a doté l'Eglise, j'aurais obéi avec plus de répugnance, si je n'avais pas entendu ses lèvres vénérées formuler cette assertion, qui a son côté bien pénible, il est vrai, mais aussi son côté rassurant pour moi : « Ton élection..... sauve les Missions ..... » Personne n'est plus à même que moi de connaître ma propre indignité ; cependant, s'il a fallu, pour sauver nos Missions, ce contre-sens d'un évêque si indigne, je me réjouis d'avoir été choisi ; car l'abandon de nos Missions me paraîtrait un malheur encore plus grand que ceux qui résultent nécessairement du choix de ma personne pour cette haute dignité. Et ce sont des lettres qui avaient amené cette décision ! — Je n'ai jamais connu ni désiré connaître l'auteur ou les auteurs de ces déplorables productions ; j'ignore même s'ils étaient des membres ou des ennemis de la famille. Ecrire de façon à compromettre toutes les Missions de cet immense territoire. Quelle injustice, quelle cruauté, quelle responsabilité ! — Prions Dieu de pardonner à ces écrivains, car, bien sûr, « ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. » J'ai même la conviction qu'ils ne voulaient pas ce qu'ils ont presque fait accomplir. Je vous avouerai, en passant, que c'est cette raison et quelques réflexions faites sur mes propres lettres, qui me causent de telles répugnances pour écrire ; on est quelquefois si peu et si mal compris, aux distances surtout auxquelles nous vivons, qu'il est presque impossible de calculer la portée de nos assertions. Qui sait même si ce que je viens de dire n'aura pas quelque fâcheux résultat ! De grâce, que l'on me comprenne. J'ai voulu tout simplement dire que, quoique Evêque, je suis toujours Oblat de Marie Immaculée, Oblat de droit, Oblat de cœur, Oblat de fait ; et quoique persuadé qu'il en est de même de tous les évêques qui ont été choisis parmi les nôtres, comme j'écris l'histoire de nos Missions en particulier, je veux dire que Mgr Grandin et Mgr Faraud partagent mes sentiments. Puissent

les pages suivantes prouver que nous ne nous flattons pas trop.

Les Missions de la Rivière-Rouge, venaient d'être détachées de la Province du Canada et érigées en Vicariat de Missions ; le nouvel évêque fut nommé Vicaire, le R. P. Bermond, son premier consulteur et moniteur, les PP. Faraud, Maisonneuve et Tissot, furent désignés comme les autres membres du Conseil Vicarial. Au mois de décembre, l'évêque d'Arath alla à Rome pour prier sur le tombeau des Saints Apôtres et solliciter la bénédiction du successeur de Pierre, pour lui et pour ceux confiés à ses soins.

Au mois de juin de la même année, le P. Maisonneuve avait entrepris courageusement la visite du lac Caribou, et il se rendit même jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette mer intérieure. Le zélé Missionnaire eut beaucoup à souffrir de la faim et de la fatigue ; souffrances et privations, rendues plus sensibles par leur inutilité apparente. Le Père ne vit pas les sauvages à la recherche desquels il s'était mis si généreusement. La faim les avait forcés à se disperser. Le P. Maisonneuve examina les bords du lac, qui lui parurent bien peu favorables à un établissement, et il revint avec la pénible conviction que l'on ne pourrait se soutenir à ce poste qu'avec des difficultés extrêmes, et des dépenses que ne permettaient pas les ressources actuelles des Missions. Le Missionnaire retourna ensuite à l'Ile à la Crosse, où l'attendait le P. Tissot, et où ils continuèrent ensemble le bien commencé. On comprend facilement que ces deux Pères avaient beaucoup à souffrir; le départ du P. Taché les avait laissés seuls, ce départ suivait de près celui de M. Laflèche et éprouvait les sauvages, qui crurent facilement qu'il en serait toujours ainsi. Les nouveaux Pères n'avaient pas eu le temps d'apprendre les langues, ce qui rendait le changement plus sensible, la position plus désagréable, et donnait même aux murmures des néophytes un certain caractère de plausibilité.

Le P. Faraud resta seul à Athabaskaw toute l'année, poursuivant avec activité la conversion des sauvages et les travaux de son établissement. Le 8 septembre, il avait la consolation

d'inaugurer cet établissement, sous les auspices de notre bonne Mère. C'était le jour de cette Nativité qui réjouit toutes les églises, que l'apôtre d'Athabaskaw prenait possession de sa nouvelle demeure : de là le nom de La Nativité donné à cette Mission.

C'est ainsi que se passa, pour nos Missions et pour l'influence qu'elle devait avoir sur elles, l'année 1851. A la suggestion même de Mgr DE MAZENOD, le coadjuteur de Mgr Provencher, pendant son séjour à Rome, demanda que le nom si vague de diocèse du Nord-Ouest fût changé en celui plus précis de diocèse de Saint-Boniface, déjà titulaire de la cathédrale. Cette demande fut accueillie par la Propagande, et c'est désormais sous ce titre que nous désignerons le diocèse, dont le chef-lieu est la paroisse Saint-Boniface, sur les bords de la Rivière-Rouge.

1852. — En janvier 1852, l'évêque d'Arath laissa Rome pour retourner à Marseille, où on lui donna pour compagnon le P. Henri GROLLIER, avec la promesse d'envoyer plus tard les Pères René RÉMAS et Valentin VEGREVILLE, ainsi qu'un Frère convers non encore désigné. On comprend facilement qu'il eût été bien agréable au jeune évêque de prolonger son séjour à Marseille. Quand on a déjà respiré l'air de la forêt pendant plusieurs années consécutives, il est assez naturel de soupirer après l'air moins vif, mais plus parfumé, de la civilisation ; quand on a été si éloigné pendant longtemps, on sent dans son cœur comme dans son esprit le besoin de se reposer au milieu de ses frères, surtout quand ce délicieux repos peut se prendre auprès d'un Père vénéré, qu'on aime d'autant plus qu'on a été plus longtemps sans le connaître. Quelque séduisant et naturel que fût cet attrait, fortifié par les vives instances de notre révérendissime Fondateur, Mgr TACHÉ n'oublia pas la promesse faite à ses confrères et à ses sauvages d'être à l'Ile à la Crosse pour le commencement du mois de septembre. C'est au mois de février qu'il prit congé du Père vénéré qu'il craignait de ne plus revoir, mais qu'il était si heureux d'avoir vu. En passant au Canada, d'autres instances, d'autres affections tentèrent de le retenir aussi. Les mêmes raisons le firent

continuer ; il partit de Montréal au mois de mai. Outre le P. Grollier, il était accompagné de M. Lacombe, jeune prêtre, que nous retrouverons plus tard parmi les nôtres. Les Missionnaires se dirigèrent vers le lac Supérieur. Un accident survenu au bateau à vapeur dérangea leurs calculs ; ils n'arrivèrent au Sault Sainte-Marie qu'après le départ des canots qui devaient les conduire à la Rivière-Rouge. Ce désappointement ne fit qu'exciter leur désir d'une plus prompte diligence ; ils revinrent sur leurs pas jusqu'au Détroit. Le lendemain, ils prirent le chemin de fer à Chicago, qui s'inaugurait ce jour-là même, et se rendirent à Saint-Paul Minnesota. De là à la Rivière-Rouge, les Missionnaires eurent beaucoup de difficultés, par suite des inondations qui avaient ravagé toute la vallée du Mississipi et celle de la Rivière-Rouge. L'un d'eux décrit ainsi les délices de cette partie du trajet : « Le chemin que nous avons parcouru est affreux ; je n'avais pas même l'idée qu'on pût voyager par de pareils chemins. La Providence a pourtant eu soin de nous ; le tout s'est réduit à nous mouiller et à nous salir. C'était une chose assez singulière de voir un pauvre évêque et deux prêtres plongés dans la boue jusqu'à la ceinture, et faisant l'humble métier de bêtes de somme pour arracher de cette boue les chevaux et les voitures, et cela non pas une fois, mais une centaine de fois. » Toutes ces difficultés vaincues, les Missionnaires arrivaient à Saint-Boniface le 27 juin. L'arrivée des canots sans eux, l'état affreux des routes par les Etats-Unis, infestées par les Sioux, avaient causé de vives inquiétudes que leur présence dissipa heureusement. Mgr Provencher voulut bien leur témoigner sa bonté ordinaire, et donner à son coadjuteur des marques de confiance et d'affection dont il ne perdra jamais le souvenir Ce dernier était surtout heureux, parce qu'il sentait qu'il lui serait facile de se rendre à l'Ile à la Crosse pour l'époque indiquée et promise.

Mgr Provencher avait d'abord eu la pensée de retenir son coadjuteur auprès de lui ; mais il se rendit facilement aux raisons données par celui-ci, et le laissa partir le 10 juillet. En prenant congé du vénérable vieillard, le jeune évêque, agenouillé devant lui, demandait sa bénédiction. Cette bénédic

tion provoqua les paroles prophétiques qui suivent, et qui n'eurent qu'une trop prompte réalisation : « Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre ; mais comme je vais mourir bientôt, et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au Ciel. »

Le P. Grollier partait avec nous, pour ne s'arrêter qu'à Athabaskaw. M. Lacombe, en route pour le fort des Prairies, où il allait remplacer le digne M. Thibault, devait aussi nous accompagner jusqu'au fort Cumberland. Dans la nuit du 10 au 11 septembre, l'évêque d'Arath débarquait au fort de l'Ile à la Crosse. Dieu! comme le cœur lui battait fortement le matin en se rendant à la Mission, en revoyant cet établissement, en rentrant dans la pauvre chapelle, en s'agenouillant devant le modeste autel qu'il avait élevé de ses mains, et au pied duquel il se prosterna pour offrir de nouveau à Dieu tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était !... Que l'on est heureux de pouvoir prier !

Les PP. Maisonneuve et Tissot étaient heureux de voir Monseigneur et le P. Grollier. Ces bons Pères, restés seuls, avaient tant travaillé et tant souffert ! Même avant son arrivée, Mgr Taché fut informé des vives inquiétudes qu'avait données la conduite des sauvages pendant son absence. Comme nous l'avons dit plus haut, ces pauvres enfants des bois avaient été mécontents des départs successifs de leurs premiers Missionnaires : leurs bonnes dispositions premières ne s'étaient pas maintenues. Aussi, tous ceux qui les aimaient redoutaient, dans ces circonstances, l'inconstance naturelle au cœur de l'Indien. L'évêque d'Arath, partageant les pénibles appréhensions des autres, en écrivait ainsi : «Serait-il possible que ces pauvres âmes, qui coûtent si cher à mon Sauveur, consentent à se perdre de gaieté de cœur ? Faut-il que de si beaux commencements n'aboutissent qu'à une si triste fin ? La pure et douce lumière de l'Evangile aurait-elle déjà fatigué des yeux trop longtemps habitues aux ténèbres ? Mes supérieurs, en m'éloignant pour un temps de ma chère Mission, se seraient-ils trompés au point de ruiner l'œuvre que j'ai tant à cœur ? Dieu, irrité de voir

parmi les prélats de son Église un sujet aussi indigne de l'épiscopat que je le suis, aurait-il châtié dans son peuple les fautes du pasteur par la suppression des grâces nécessaires au bonheur de l'un et de l'autre?... »

Nous sommes heureux de constater que toutes ces appréhensions se dissipèrent insensiblement. Le fait même du retour à l'époque fixée détruisait les prétextes les plus plausibles. L'établissement avait, d'ailleurs, fait des progrès rapides ; de nombreuses et importantes améliorations avaient été le résultat des efforts et du travail énorme que les PP. Maisonneuve et Tissot s'étaient imposés.

(*La suite au prochain numéro.*)
